

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

Süri-Vautier Claude-Catherine, 22 septembre 1951. Je suis l'une des trois enfants d'un médecin de campagne installé à Orbe, où j'ai vécu toute mon enfance. Mon père, fils de pasteur, a rejeté très tôt la religion et s'est radicalisé politiquement dans les années 50, pour militer très activement au Parti socialiste, à défaut de POP à Orbe. Il était appelé dans toute la ville « L'œil de Moscou »..., bien qu'il n'ait jamais suivi sans critiques la doctrine orthodoxe des partis communistes. Il était aussi très actif dans la lutte antinucléaire. Ma mère était la fille unique d'une couturière veuve très tôt, qui a travaillé d'arrache-pied pour gagner leur vie à toutes deux ; elle a vécu dans un milieu de petits artisans fauchés la plupart du temps, où l'on travaillait beaucoup, mais où l'on s'amusait tout autant : la vie était belle malgré les dettes et les saridons avalés pour terminer les commandes. Ma mère ne travaillait pas afin de nous élever tous les trois, mais elle était très engagée dans la lutte pour le suffrage féminin, puis au Conseil communal d'Orbe au PS.

Après mon bac, j'ai commencé diverses études à l'université, sans grande conviction, surtout intéressée par la liberté de la vie académique. Après quelque temps en lettres, j'ai « échoué » en faculté de droit où j'ai obtenu une licence. J'ai travaillé ensuite à temps partiel comme greffière-substitut au Tribunal cantonal vaudois où je rédigeais des jugements sans enthousiasme excessif, travail purement alimentaire qui n'a eu qu'un seul avantage, m'apprendre l'écriture.

Je me suis mariée en 1971 avec D., qui a répondu de son côté au même questionnaire. Nous n'avons pas eu d'enfants, par choix. Notre couple a tenu le coup et sa longévité (45 ans !) nous donne le vertige.

Après des années de rédaction de jugements à mi-temps, j'ai fini par craquer en 2004 ; et comme en plus, mes séquelles de polio commençaient à provoquer des fatigues invalidantes, j'ai arrêté de travailler pour avoir le rythme de vie adéquat. Mon dernier jour de travail a été le plus beau de ma vie. Depuis, j'écris des bouquins pour mon plaisir, des bouquins pas sérieux, un polar, des nouvelles. Je me publie toute seule et je m'embête pas à chercher un éditeur.

AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

J'ai eu très peu d'expériences associatives ou autres avant d'entrer à la LMR en 1974. J'ai juste milité au Comité Chili après le coup d'État de Pinochet, événement qui m'avait beaucoup bouleversée et décidée à faire quelque chose. Auparavant, j'avais assisté avec D. à quelques séances de Rupture (mouvement maoïste) lorsque nous cherchions un engagement politique. Nous nous sommes fait jeter sitôt que nous avons voulu engager un débat et discuter de « la ligne ». L'unique véritable ouvrière de Rupture, Nicole, fut la seule à ne pas se joindre à la curée, tentant de nous soutenir. Cela fait réfléchir.

Un peu échaudés, nous avons mis quelque temps à nous décider à rejoindre la LMR, un peu avant D. en ce qui me concerne.

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan

local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière ?

J'ai déjà partiellement répondu ci-dessus. Nous étions des enfants de mai 68 et pour moi, il était absolument naturel et totalement évident de m'engager à l'extrême gauche. Je ne pouvais accepter la société telle qu'elle était. La société de consommation ne m'intéressait pas, faire carrière non plus, je voulais le débat d'idées, la solidarité et des perspectives d'avenir humaines. Je me sentais responsable, coresponsable plus exactement : l'avenir serait ce que nous en ferions, collectivement. (C'est un cadeau merveilleux d'avoir eu 20 ans dans les années 70.) La LMR m'a permis cet engagement.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

J'ai particulièrement apprécié la richesse des débats et la liberté de se confronter. Même s'il arrivait que ce soit un peu houleux, ce n'était jamais la haine de l'autre et de ses idées comme à Rupture. J'ai aussi beaucoup appris dans des domaines qui m'intéressaient comme l'économie, l'histoire et la philo, par le biais des cours de formation et des discussions entre militants. C'était très stimulant intellectuellement et aussi très rassurant d'avoir une certaine compréhension du monde et des mécanismes sociaux. Enfin, j'ai aimé la camaraderie et les amitiés formées, et j'ai beaucoup, beaucoup ri. Eh oui, on se marrait bien, à la LMR.

À quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

J'étais militante de base. Je n'ai jamais participé à aucune instance dirigeante. Comme je ne pouvais apparaître publiquement à cause de mon boulot, je m'occupais des abonnements au journal La Brèche et j'ai tenu la librairie à la rue de la Tour vers la fin de son existence, jusqu'à sa liquidation. Quand nous avons déménagé à Berne entre 76 et 78, je n'ai pas eu de véritable activité dans cette ville, il fallait que je me mette quand même à bosser pour mes examens de droit... J'ai repris mes activités à Lausanne ensuite.

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

Dans aucun particulièrement. Je suis allée quelque temps au Comité Uni-Brèche pour les étudiants sympathisants. Et j'ai fait un très bref passage au MLF, genre deux séances, j'y reviendrai plus bas.

Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences -, etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

J'ai tapé et tiré des milliers de tracts... rédigés par d'autres. Plus sérieusement, j'ai mené une recherche sur l'orientation et la formation professionnelle des filles dans le canton de Vaud, les stéréotypes au sujet des professions dites féminines. Et comme dit plus haut, je m'occupais des abonnements à la Brèche.

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

C'était parfois un peu épuisant, certes. Quand il y avait trois séances dans la semaine, des récoltes de signatures dans des immeubles, la Brèche à plier et mettre sous enveloppe, j'avais tendance à « courber » la moins intéressante des séances. Mais la plupart du temps, vu mes investissements, ça allait assez bien. Je n'ai jamais été coupée le moins du monde de mes relations sociales ou familiales, ces dernières étaient juste un peu plus agitées, puisque j'avais un père au PS et un frère et une sœur à Rupture. Quant à mes loisirs, je n'ai jamais laissé le militantisme m'empêcher d'en avoir. Je n'étais pas une militante enragée.

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc.) ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême gauche ?

Comme je l'ai dit, j'avais de la famille au PS et chez les maoïstes. On s'engueulait souvent, mais ce n'était jamais grave. Sinon, j'avais peu de contacts avec des militants d'autres organisations : au boulot, il n'y avait que des juristes, donc plutôt des gens du Parti libéral et radical avec qui discuter ne servait à rien.

La LMR a été assez rigide par rapport aux autres composantes de l'extrême gauche, mais il faut dire qu'elle était très mal vue et concentrait sur elle toute l'animosité de ceux qui culpabilisaient de ne pas militer, celle des maoïstes complètement sectarisés, celle des socialistes qu'on empêcher de politiquer en rond et celle du POP pour qui nous étions des renégats et des traîtres trotskystes. Ça faisait beaucoup de rage à notre égard et il fallait bien y faire face, avec un peu trop de crispation parfois.

As-tu souffert d'une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l'aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

J'en ai déjà parlé plus haut. Pour moi les surcharges n'ont été qu'occasionnelles. Pas de problème avec le montant des cotisations, cela me semblait cohérent avec mon engagement. Mais c'était un peu lourd pour les couples de militants, le total des deux cotisations était limite.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ? L'évolution des moeurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement personnel ?

Le féminisme était une chose évidente pour moi dès mon enfance, notamment sous l'influence de ma mère militante pour le suffrage féminin. En fait, je ne comprenais même pas comment quiconque pouvait être antiféministe ; le choc n'a pas été le surgissement du féminisme, mais bien la découverte que tout n'était pas acquis pour les femmes, que je n'avais pas (en 1971) le droit de voter au niveau fédéral, que la discrimination était partout. Dans notre couple, nous inventions notre relation plutôt que de copier le modèle de la société, cela s'est fait tout seul avec un équilibre naturel de partage des tâches. Je n'ai jamais eu de problème avec ça.

As-tu vécu en communauté et si oui, dans quel type de communauté ? Cherchiez-vous à inventer

de nouveaux modes de vie, façons de vivre ensemble, de s'aimer, d'élever des enfants ? Et si non, de quel oeil voyais-tu ces tentatives ?

Je n'ai jamais vécu en communauté, j'aimais trop avoir mon espace à moi et mon indépendance, et la vie en communauté me semblait très laborieuse. Mais j'aimais bien aller dans celle des autres, je trouvais ces expériences intéressantes et parfois très drôles. J'ai parfois un peu regretté de ne pas avoir tenté l'aventure.

De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation (présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute, considération) ?

Je me sentais bien en tant que femme dans la LMR. Évidemment, des stéréotypes de comportement y subsistaient, qui tendaient à ce que les hommes prennent une position dominante... pour autant qu'on les laisse faire. Dans l'ensemble, les militantes avaient des personnalités suffisamment fortes pour ne pas s'en laisser imposer facilement. Et il y avait chez les militants hommes un réel souci de se comporter autrement qu'en macho ordinaire, à quelques exceptions près (je ne donnerai pas de noms !). La LMR était certainement la moins pire, et de loin, de toutes les organisations sociales et politiques mixtes de l'époque, à ce point de vue.

Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes (MLF) ?

Mon expérience du MLF a été assez malheureuse. J'y suis allée à la demande de l'organisation alors que cela ne me tentait pas vraiment, à priori. Et ce fut pire que ce que je craignais. À la première réunion, je suis tombée en plein psychodrame parce que la caissière (qui n'appartenait pas à la LMR, je le précise) était partie avec la caisse. Les tensions entre les femmes étaient vives et l'ambiance atroce. Nos copines de la LMR tentaient tout ce qu'elles pouvaient pour remettre un semblant d'ordre et de raison. Elles m'avaient bien recommandé de ne pas prendre la parole (!), car je risquais de compromettre des tactiques mises au point par les militantes chevronnées. Je ne savais pas ce que je foutais là. On m'a proposé de participer à un groupe de conscience (discussion sur nos expériences et notre vécu) et là, ce fut la catastrophe, j'ai passé pour une bobette complètement demeurée en m'avouant mariée et sans problème de couple. Je n'y ai plus remis les pieds.

J'ai toujours regretté que la LMR/PSO n'ait pas décidé de faire participer ses militantes à l'organisation Femmes en lutte, certes liée à Rupture, mais qui s'intéressait à des problèmes plus en prise sur la réalité, des problèmes sociaux des femmes au travail, aux prises avec le manque de crèches, etc. Nous aurions peut-être pu faire quelque chose de bien là-bas. Mais c'est juste mon avis.

REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IV^e Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Oui, je me sentais dans une organisation réellement ancrée dans la réalité internationale, très présente par les publications, les articles du journal, et les rencontres (meetings ou autres) avec des militants d'autres pays. C.-A. était très investi au niveau international, à l'époque où j'étais militante, et nous avions ainsi un retour efficace. C'est justement ce qui me plaisait et me tenait à cœur, cette dimension internationale du parti.

Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

Je lisais La Brèche. C'était un bon journal, mais un peu trop dense parfois. Un peu indigeste. Et plus adressé aux étudiants, intellectuels et militants de la gauche qu'à un public ouvrier...

Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

Mmm, pas vraiment. À court terme, non. Là, je crois que nous rêvions un peu. Et même beaucoup. Mais c'est vraiment bien d'avoir rêvé, et même si je ne voyais pas la révolution pour demain, il fallait agir comme si c'était pour après-demain, ou même pour la Trinité ; nous n'allions quand même pas nous laisser bouffer comme ça par le capitalisme, sans rien faire !

Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes » de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

J'ai du mal avec la notion de violence révolutionnaire, même si je pouvais me laisser temporairement convaincre de sa nécessité dans certaines situations (dictatures par ex.). Mais je devais me faire violence pour accepter la violence. Et en aucun cas, je n'ai admis la légitimité d'actions terroristes aveugles, d'ailleurs jamais prônées par la IVe Internationale, toujours monstrueuses et contre-productives à mes yeux. Je voulais militer dans un parti humaniste, pas violent. Par conséquent, j'ai toujours rejeté complètement les actions violentes telles qu'en Allemagne et en Italie.

As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

J'ai entièrement approuvé et soutenu les mouvements pacifistes et l'objection de conscience, comme allant de soi. C'était juste et normal que des membres de la LMR soient partie prenante de ces différents mouvements.

As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

Ma réponse sera nuancée. Dans l'ensemble oui, la démocratie interne a fonctionné. Il y avait beaucoup de liberté de parole et je me sentais partie prenante des décisions importantes par le biais des assemblées générales.

Mais à un autre niveau, dans les structures extérieures, il me semble qu'il y avait un clivage entre les militants « qui savaient » et décidaient et les militants de base. Je l'ai vécu au MLF, d'autres l'ont vécu dans d'autres comités ou associations. Il y avait plus de liberté d'action à l'interne qu'à l'extérieur, c'est en tous cas ce que j'ai ressenti.

As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

Oui, j'ai fait en 1979 l'objet d'un mobbing carabiné (même si le mot n'existait pas à l'époque). Le président du Tribunal des assurances, où j'étais engagée, était un anticommuniste pathologique primaire littéralement obsédé par l'URSS. Quelques mois après mon engagement, alors que tout se

passait bien, il a appris par un ami ponte au département de justice et police que j'étais la fille de l'œil de Moscou Jean-Claude Vautier et que mon mari militait (vive les fiches !). Du jour au lendemain, ce fut un harcèlement continué à mon égard, il fouillait même dans ma corbeille à papier à la recherche de preuves d'envoi de documents aux soviets. Il faisait surveiller mes photocopies par les secrétaires, qui étaient mes copines et me le répétaient en se marrant. J'ai tout eu, bureau déplacé dans un couloir sans me prévenir, projet de jugement à refaire entièrement cinq fois, menace de licenciement, tentative de mise à l'écart de mes collègues. Je tiens à dire que j'ai tenu le coup grâce à mon engagement dans la LMR et au soutien et à l'amitié de plusieurs de ses membres ; de plus, je connaissais les raisons du mobbing, ce qui aide beaucoup. Je me suis défendue activement avec l'aide des secrétaires et d'un collègue qui m'a aidée avec une interversion de rédaction révélatrice, et j'ai pu obtenir mon transfert dans un autre secteur du tribunal, loin du harceleur cinglé.

As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

Non, pas de conflit. Les conflits que j'aurais pu avoir se sont tous résolus par la discussion. Par contre, je n'ai pas toujours été d'accord avec toutes les décisions ou positions de la LMR/PSO, mais cela ne posait pas de problèmes à l'interne. Le débat pouvait être rouvert à tout moment, rien n'était figé (dans le cadre des principes fondamentaux).

LE PSO ET LA PROLETARISATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

J'étais globalement d'accord avec ce changement, mais sans en mesurer toutes les conséquences ni les difficultés de la mise en œuvre. Rétrospectivement, je pense que ce projet était en porte-à-faux avec la réalité, les intentions étaient bonnes, mais il était presque impossible à réaliser dans les circonstances de l'époque et la faiblesse du mouvement ouvrier. J'ai tenté de changer de secteur en postulant comme correctrice d'imprimerie, ou comme secrétaire d'étage au CHUV. J'ai reçu des lettres de refus très paternalistes où l'on me conseillait de surmonter ma crise et de retourner à mon boulot bien payé et rédactrice de jugements. Évidemment, les employeurs pressentis ne pouvaient rien y comprendre ! Et il est bien que cela se soit passé ainsi pour moi, je ne pense pas que j'aurais tenu le coup dans ces boulots, et nos difficultés financières auraient été grandes...

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

J'ai quitté le PSO en 1982 ou 1983, je ne sais plus. Pas par désaccord ni à la suite d'une crise, mais simplement parce que j'avais milité environ 10 ans et que je voulais vivre autre chose tout en restant sympathisante. J'ai alors fait de la photo pendant tout mon mi-temps de libre pendant une dizaine d'années et je voulais toute ma disponibilité pour cette activité. En fait, je n'avais pas vraiment l'impression d'avoir quitté l'organisation, Daniel y était resté et j'étais au courant de tout sur le plan politique. Je continuais de lire le journal et d'aller à des meetings.

Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de

L'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

XX

APRES LA LMR/PSO...

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

J'ai participé les tout premiers temps au journal Page 2 lancé par Udry dans les années 90, en écrivant des articles pour une rubrique littéraire qui n'a jamais vu le jour, sabrée sans motifs de manière très autoritaire alors que j'avais déjà rédigé deux dossiers sur la littérature japonaise contemporaine et sur des femmes écrivains dans la littérature anglaise, jamais publiés. Cela s'est fait d'une façon telle que j'ai été dégoûtée et j'ai quitté le groupe (légèrement poussée dehors après que j'aie insisté pour connaître les sources de financement du journal, qui avaient une furieuse tendance à rester occultes...).

J'ai été et je suis toujours sympathisante de solidaritéS dès sa création et j'ai longtemps fonctionné comme caissière du mouvement, tout en n'étant pas formellement militante.

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

Cette période a été difficile pour tout le monde, il y a eu de la déception et de la tristesse à voir nos efforts réduits à presque rien ; pas tout à fait rien cependant, car je suis sûre qu'il reste des acquis qu'il faut transmettre à la génération suivante. Ce qui est difficile aussi, c'est l'éparpillement de tous les camarades qui se sont logiquement repliés sur leur entourage familial ou d'amis proches, d'où une perte de contacts et une atomisation très regrettable. Certes, la renaissance de solidaritéS devrait améliorer ça, mais entre-temps, nous sommes devenus des « vieux » bientôt croulants, nous ne faisons plus les folles nuits du Flon avec les jeunes militants...

A POSTERIORI...

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d'« avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Je les trouve toujours justes en elles-mêmes, mais il aurait peut-être fallu les actualiser plus, compte tenu de l'époque dans laquelle nous nous trouvons. Mais c'est facile à dire après coup. La grande occasion manquée au début du vingtième siècle en Europe peut-elle revenir, évidemment sous une autre forme ? Si oui, il me semble que les lignes de force de notre projet auront toute leur valeur, tout en devant être adaptées et complétées pour tenir compte des changements importants, notamment l'urgence climatique. Il serait aussi essentiel de bien comprendre, pour les prévenir, les dérives bureaucratiques auxquelles toutes les révolutions ont abouti jusqu'à ce jour. Est-ce une fatalité ? Je ne sais pas.

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

Je tire un bilan personnel très positif de mes années d'engagement. J'y ai appris beaucoup de choses dans de nombreux domaines et ce fut une bonne école d'esprit critique et de synthèse. Il y avait aussi une exigence de sérieux et de rigueur intellectuelle qu'on ne trouvait pas ailleurs, en particulier pas à l'université. Tout cela m'a été très utile dans ma vie tant professionnelle que privée. J'ai aussi fait l'expérience d'agir en groupe et de collaborer avec des personnes d'origines et de caractères très variés et de m'en accommoder, avec l'humour indispensable pour ce faire. Très utile aussi pour la vie sociale et professionnelle !

Sur le plan historique - n'ayons pas honte des mots – oui, nous avons laissé une trace, nous avons maintenu le fil rouge et beaucoup de nos membres ont joué un rôle moteur et essentiel dans les mouvements de toute cette époque, associations, syndicats, etc.

Finalemnt, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

Je suis toujours sympathisante de solidaritéS, que j'ai concrètement aidé jusqu'il y a peu. Je n'ai jamais renié et ne renierai pas mon engagement politique à la LMR/PSO. Mais je fais le choix de laisser maintenant à la jeune génération les activités politiques que je ne peux plus envisager de faire, vu mon âge et ma santé.

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

Un souvenir que j'aime à me rappeler : les réunions de la cellule étudiante à la Pontaise. À cause de la présence de camarades étrangers qui devaient rester clandestins, nos réunions avaient lieu dans un cabanon aménagé en studio, dans le jardin des parents d'un camarade à la Pontaise. Nous nous y glissions en catimini à la nuit tombée, Nono enveloppé dans sa grande cape noire d'où, vu sa dégaine, on se serait presque attendu à le voir sortir une bombe. La réunion commençait en général dans le calme et la concorde. Mais cela ne durait pas. La LMR ayant cru bon de mettre tous ses crabes dans la même cellule, le choc des personnalités ne tardait pas à faire dégénérer la séance. Entre F.-A-, C-, A. et le très célèbre « Emile », la guerre des mots faisait rage. Les femmes restaient impavides, et au bout d'un moment, F. qui présidait la réunion demandait sans quitter son sourire : « Vous avez terminé ? On peut continuer ? » Parfois, c'était R. qui piquait une colère soudaine pétrifiant l'assemblée et mettant fin au massacre verbal. Et parfois, l'un des belligérants quittait la réunion, en particulier E. qui partait en claquant la porte. Là, j'étais très embêtée, car je dépendais de lui pour rentrer (il était le seul qui venait en voiture). Déjà prête à toute éventualité, j'avais rangé mes affaires et je m'en allais à sa poursuite dans les rues de la Pontaise en l'appelant : « Hé ! Attends-moi ! ». Pour la discrétion, c'était réussi, je voyais se mettre à sa fenêtre la même dame qui nous avait déjà guettés à notre arrivée. Le retour était fort long : E. déversait sa colère, puis refaisait le Monde et la LMR et enfin réinventait le militantisme pendant près d'une heure dans la voiture en bas de chez moi. J'ai perdu ma réputation dans mon quartier (« elle fricote en voiture avec un homme qui n'est pas son mari »).

Autre(s) questions non formulées ici, auxquelles tu souhaites apporter ta réponse :

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate):

OUI

NON x

INDIFFERENT

Date et lieu.....Sète, le 14 avril 2016.....